BULLETIN
ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ASSOCIATION BRETONNE

PUBLIÉ

PAR LA CLASSE D'ARCHÉOLOGIE

TROISIÈME SÉRIE

TOME QUATRIÈME

Vingt-septième Congrès, tenu à Lannion (Côtes-du-Nord)

DU 8 AU 14 SEPTEMBRE 1884

SAINT-BRIEUC
IMPRIMERIE-LITHOGRAPHIE DE L. PRUD'HOMME
Place de la Préfecture, 1.
1885

3165
Per. 8°
10165

LA CHANSON DU SAULE

A CHATEAUBRIANT

Par M. Arthur de la Borderie

I

Tout le monde connaît la mélancolique romance du *Saule,* que la pauvre Desdémone, accablée par la sourde colère du Maure, chante, au quatrième acte d'*Othello,* comme un pressentiment de sa mort prochaine :

« La pauvre âme s'assit en soupirant au pied d'un sycomore.
» — Chantez tous le saule vert !

» Sa main sur son sein, sa tête sur son genou. — Chantez le
» saule, le saule, le saule.

» Les fraîches ondes couraient auprès d'elle et murmuraient
» ses soupirs. — Chantez tous le saule vert.

» Ses larmes amères tombaient et adoucissaient les pierres.
» — Chantez le saule, le saule, le saule ! »

Ce n'est pas tout à fait là le ton de la chanson de Châteaubriant ; pourtant celle-ci — nous le verrons plus loin — et surtout l'usage auquel elle se rattache ne sont point sans relation d'origine avec la vieille romance anglaise encadrée par Shakespeare dans son chef-d'œuvre.

Notre « chanson du *Saule* » est en effet l'accessoire d'une sorte de cérémonie populaire d'un caractère fort original, décrite assez récemment par une feuille locale, le *Journal de l'arrondissement de Châteaubriant* (1), où on lit, sous la date du 29 avril 1882 :

« On a mis, ces jours derniers, à Châteaubriant de nombreux bouquets de saule.

(1) Ne pas confondre avec le *Journal de Châteaubriant,* qui est la concurrence.

» Cette coutume du bouquet de saule se pratique, non seulement dans notre ville, mais aussi dans le pays d'alentour. Quelle en est l'origine ? à quelle époque a-t-elle pris naissance ? quel est l'auteur de la complainte ? — Toutes questions que nous laissons à d'autres le soin de résoudre.

» Le bouquet de saule est destiné aux jeunes gens *refusés* ou aux jeunes filles *délaissées*.

» La veille du mariage de la jeune fille qui a refusé ou du jeune homme qui, après des démarches près d'une jeune personne, l'a ensuite délaissée, les jeunes gens de notre ville se réunissent le soir — au nombre de plusieurs centaines quelquefois — et vont porter processionnellement à la demeure du *refusé* ou de la *délaissée* une branche de saule ornée de lanternes vénitiennes, d'oignons et de linges, en chantant la complainte que voici :

SUR UN AIR CONNU A CHATEAUBRIANT

1. Farila lala, c'était une jeun' fille, (*bis*)
Farila dondé, qui voulait s'marier.

2. Farila lala, son amant va la voir, (*bis*)
Farila dondé, le soir après souper,

3. Farila lala, il la trouva seulette, (*bis*)
Farila dondé, sur son lit qui pleurait.

4. Farila lala, qu'avez-vous donc, la belle, (*bis*)
Farila dondé, qu'avez-vous à pleurer ?

5. Farila lala, que j'ai entendu dire, (*bis*)
Farila dondé, que vous alliez m'quitter.

6. Farila lala, ceux qui vous l'ont dit, belle, (*bis*)
Farila dondé, ont dit la vérité.

7. Farila lala, pliez-moi mes chemises, (*bis*)
Farila dondé, et mes mouchoirs dressés.

8. Farila lala, venez me reconduire, (*bis*)
Farila dondé, jusqu'au bord du rocher.

9. Farila lala, quand ell' ne l'a plus vu, (*bis*)
Farila dondé, à la mer s'est jetée (1).

10. Farila lala, mange, beau poisson, mange, (*bis*)
Farila dondé, tu as de quoi manger.

(1) Châteaubriant est au moins à vingt lieues de la mer.

11. Farila lala, tu as la plus bell' fille (*bis*)
Farila dondé, qu'il y a dans tout l'verger (1).

12. Farila lala, elle a les cheveux jaunes, (*bis*)
Farila dondé, et les sourcils dorés.

13. Farila lala, et la bouche vermeille, (*bis*)
Farila dondé, comm' la rose au rosier.

Avant de reprendre le récit de la feuille locale, admirons la hardiesse de la muse populaire qui amène sans sourciller la mer à Châteaubriant, et notons que la métrique de cette sorte de chansons est bien moins irrégulière qu'on ne le croit généralement.

Ici, par exemple, on ne manquerait pas de dire que la moitié des vers ne riment pas, qu'ils riment seulement de deux en deux. Erreur. Retranchez les deux refrains *farila lala, farila dondé,* mis là pour l'oreille non pour le sens, vous verrez que chaque couplet n'a réellement qu'un vers, un alexandrin, et que tous ces vers riment entre eux, non (bien entendu) selon les rigoureuses exigences de la versification classique, mais selon celles de la poésie populaire, plus facile à contenter.

Cela donne, en effet, ce qui suit :

C'était une jeun' fille, — qui voulait s'marier.
Son amant va la voir — le soir après souper ;
Il la trouva seulette, — sur son lit, qui pleurait :
Qu'avez-vous donc, la belle, — qu'avez-vous à pleurer ? Etc.

Achevons de décrire ce curieux usage du *bouquet de saule.* La chanson ci-dessus se chante pendant que la *procession* se rend au lieu de la cérémonie. Le *Journal de l'arrondissement de Châteaubriant* continue :

« Quand les *célébrants* sont arrivés à la demeure du *refusé* ou de la *délaissée,* tout le monde se tait. Et alors, pendant qu'on attache le bouquet de saule à la porte, à la fenêtre ou même à la cheminée, le meilleur chanteur du groupe débite le récitatif suivant » (toujours en alexandrins) :

Oh, que j'ai de chagrin ! Mais je ne puis pleurer...
Il n'y a personne ici pour me reconsoler.
Une rare beauté, q'mon cœur a tant aimée,
A la fleur de mon âge, il me faut la quitter !

(1) *Variante:* « Qu'il y a dans l'évêché. » D'après une version recueillie à Plessé (Loire-Inférieure) par M. Robert Oheix.

Ici, quoique la feuille locale s'en taise, quand les choses se faisaient bien, il y avait un dialogue ; un interlocuteur, pour rendre un peu de courage à cette âme en peine, s'écriait :

Plus de chagrin pour vous ;
Mad'moisell', consolez-vous !

Et la plainte reprend de suite, mais, ce semble, moins désolée :

Il va se marier à la Saint-Jean d'été ;
Il s'en va épouser la faraud' du quartier.
Ah ! si j'avais connu la faraud' du quartier.....
Elle ne m'aurait pas coupé l'herbe sous l'pied !
Je m'en irai si loin aux champs me promener,
Que je ne verrai pas mon mignon épouser.

« La cérémonie se termine toujours par quelques libations.

» Cette coutume, pratiquée ici depuis longues années (ajoutait le journal), n'a jamais donné lieu à aucun désordre. Néanmoins la police, sous quelle inspiration nul ne le sait, semble depuis quelques jours vouloir l'interdire et l'empêcher (29 avril 1882.) »

Revenons à la romance anglaise. Shakespeare n'en a fait chanter par Desdémone que quelques passages ; mais, au dernier siècle, l'évêque Percy l'a recueillie et publiée tout entière dans ses *Reliques d'ancienne poésie anglaise*. C'est une longue et sanglotante élégie, mise dans la bouche d'un amant abandonné, qui parmi ses gémissements dit ceci :

« Je porte la guirlande de saule, puisque mon amour m'a fui : » une guirlande qui convient aux amants abandonnés. Chantez, » ô le saule vert sera ma guirlande !

» O saule, saule, saule ! La guirlande de saule, signe de son » infidélité, devant moi est placée.

» Elle est là pour m'inviter à désespérer et à mourir...

» Amis, sur le tombeau où je reposerai suspendez-la à tous » les yeux de ceux qui la connaissent, pour proclamer son infi- » délité. Chantez, ô le saule vert sera ma guirlande ! (1) »

Le saule est donc regardé ici comme l'attribut naturel, la parure convenable des cœurs trompés, des amantes et des amants délaissés. C'est la même pensée, la même croyance qui a donné lieu à l'usage du bouquet de saule de Châteaubriant. Comme

Voir Œuvres complètes de Shakespeare, trad. Montégut (Paris, Hachette, 1872), t. IX, p. 476-477.

cette idée existait en Angleterre tout au moins dès le temps de Shakespeare, c'est-à-dire au XVIe siècle, il y a lieu de tenir aussi pour fort ancienne la cérémonie du bouquet de saule et la rustique cantilène qui l'accompagne.

II

Auprès de la chanson du Saule de Châteaubriant il convient d'en placer une, très répandue dans la partie française des Côtes-du-Nord, notamment vers Quintin et Loudéac, et qui offre une analogie incontestable avec celle que chante le chœur des jeunes gens de Châteaubriant en se rendant au domicile du refusé ou de la délaissée.

Le texte de cette pièce confirme l'idée déjà indiquée plus haut sur la métrique des chansons populaires. En voici le premier couplet, écrit conformément aux indications de la mélodie :

1. Adieu la ville de Rennes, allons gai,
Adieu la ville de Rennes ;
Jamais je n'l'oublierai, ma luron lurette,
Jamais je n'l'oublierai
Ma luron luré.

On croit d'abord qu'il y a là quatre ou cinq vers : il n'y en a qu'un. Retranchez les répétitions, écartez les mots de refrain sans signification, qui ne sont là que pour l'oreille, il ne reste plus rien autre chose que cet alexandrain :

Adieu la ville de Rennes. — jamais je n'l'oublierai (1).

A lui seul il forme tout le couplet. Et il en est de même des autres, dont voici le texte :

2. Il y a trois jolies filles, — tout' parfait' en beauté (2).

(1) « Quintin, petite ville, — où j'ai tant demeuré. »
A Loudéac on dit : « *Loudiâ,* petite ville ; » quant au reste mêmes paroles, mais sur un autre air. — Variantes fournies par M. Robert Oheix, ainsi que celle qui suit.

(2) *Variante :* « J'avais fait une amie — à Saint-Martin des Prés. » La version d'où provient cette variante passe immédiatement au couplet 4. — Saint-Martin des Prés est une paroisse située à trois lieues environ dans le Sud-Ouest de Quintin.

3. Y en a un' sur les autres, — à qui mon cœur donnai.
4. J'allai la voir dimanche, — p'tit tard après souper.
5. Je la trouvai seulette, — sur son lit, à pleurer :
6. « — Ah ! qu'avez-vous la belle, — qu'avez-vous à pleurer ?
7. « — Le bruit court par la ville — que demain vous partez.
8. « — Ceux qu'ont dit ça, la belle, — ont dit la vérité :
9. « — Mon ch'val à l'écurie — est tout sellé, bridé,
10. « — Ne faut plus q'la houssine — pour le faire marcher. »

Ici, dans les versions que nous avons recueillies il semble y avoir une lacune ; jusqu'à présent l'amant volage parlait en son nom et à la première personne; dans les autres couplets on parle de lui à la troisième. Il y a une transition qui nous manque, où sans doute on le voit d'abord courir les aventures, puis revenir vers Rennes, — et cela continue ainsi :

11. Quand il fut sur les landes, — entend les glas sonner ;
12. Il demande à son père — qui l'on va enterrer :
13. « — Mon fils, c'est ta maîtresse, — qui vient de trépasser. »
14. Il a pris son épée, — sur la point' s'est jeté.

Plusieurs versions s'arrêtent là — sans doute par égard pour le beau sexe, mais en omettant le trait caractéristique, le mot de la fin, la pointe narquoise, si fréquente dans les chansons gallaises, et qui consiste ici dans ce seul vers (formant le 15e couplet) :

Faut-il que pour un' fille, un garçon s'est tué !

Il y a même une version (1) où le garçon ne se tue pas, il se contente d'en montrer la velléité :

12. Il demande à son page : — « Qu'ont les cloch' à sonner ? »
13. « — C'est le glas de la belle, — qui vient de trépasser. »
14. « — Donnez-moi mon épée, — car je veux me tuer. »
15. « — Faut-il, pour une fille, — qu'un garçon se tuerait ?
16. « — Nous allons en Hollande, — nous en trouv'rons assez,
17. « — Des brunes et des blondes, — et des noir' pour changer.

Au reste, toute la fin de cette chanson (depuis le 11e couplet), ne permet pas d'y avoir une simple variante de la chanson du bouquet de saule. Ou il y a ici deux chansons, primitivement distinctes, qui se sont soudées, ou il faut que les *officiants* de Châteaubriant aient pris et développé, en l'appropriant à leur rituel, la première partie de celle-ci ; car pour cette première partie, il y a entre les deux chansons non seulement parenté mais parité.

(1) Celle qui m'a été fournie par M. Robert Oheix.